

GUNNAR  
STAALESEN

LA NUIT,  
TOUS LES LOUPS  
SONT GRIS



Gaia  
polar

VARG VEUM

GUNNAR STAALESEN  
LA NUIT, TOUS LES LOUPS SONT GRIS

Traduit du norvégien par Alexis Fouillet

Abandonné par la femme qu'il aime, Veum se met à fréquenter les bars de Bergen. Il y fait des rencontres, bien sûr. Pas forcément galantes. Un policier à la retraite s'épanche sur une ancienne affaire, car il est persuadé que le véritable coupable court toujours.

Quand l'ex-flic se fait renverser par une voiture, et meurt quelques jours plus tard d'un nouvel accident à sa sortie de l'hôpital, il n'est plus question d'une simple conversation de comptoir. Le privé s'attelle à la tâche et vite. La mort frappe encore et menace les témoins comme les personnes en charge de l'affaire.

Veum ne croit pas hasard, il part en quête de la vérité. Quitte à y passer tout son temps, de jour comme de nuit. Quand tous les loups sont gris.

Gunnar Staalesen est né à Bergen, en Norvège, en 1947. Quand il crée le personnage de Varg Veum, le succès est immédiat. La série s'est déjà vendue à plus d'un million et demi d'exemplaires en Norvège.

Gunnar Staalesen est aussi l'auteur de la grande fresque *Le roman de Bergen*, en six volumes.

*La nuit, tous les loups sont gris* est le cinquième opus consacré à Varg Veum.



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

La nuit, tous les loups sont gris

du même auteur  
chez le même éditeur

*Le loup dans la bergerie* (Gaïa polar, 2001)  
*Pour le meilleur et pour le pire* (Gaïa polar, 2002)  
*La Belle dormit cent ans* (Gaïa polar, 2002)  
*La femme dans le frigo* (Gaïa polar, 2003)  
*Anges déchus* (Gaïa polar, 2005)  
*Fleurs amères* (Gaïa polar, 2008)  
*Les chiens enterrés ne mordent pas* (Gaïa polar, 2009)  
*L'écriture sur le mur* (Gaïa polar, 2011)  
*Comme dans un miroir* (Gaïa polar, 2012)  
*Face à face* (Gaïa polar, 2013)  
*Le garçon qui criait au loup* (Gaïa polar, 2014)

dans une autre collection

Le roman de Bergen

*1900 L'aube* – tome 1 (2007)  
*1900 L'aube* – tome 2 (2007)  
*1950 Le zénith* – tome 1 (2007)  
*1950 Le zénith* – tome 2 (2007)  
*1999 Le crépuscule* – tome 1 (2007)  
*1999 Le crépuscule* – tome 2 (2007)

Aussi disponibles en Points Seuil.

Chez d'autres éditeurs

*Brebis galeuses* (L'aube)

La plupart des polars de Gunnar Staalesen sont aussi disponibles  
en collection Folio Policier.

---

Ouvrage traduit avec l'aide de NORLA, Oslo,  
et numérisé avec le soutien du Centre National du Livre, Paris.

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

Gunnar Staalesen

La nuit, tous les loups sont gris

traduit du norvégien par Alexis Fouillet

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions  
82, rue de la Paix  
40380 Montfort-en-Chalosse  
téléphone : 05 58 97 73 26

[contact@gaia-editions.com](mailto:contact@gaia-editions.com)  
[www.gaia-editions.com](http://www.gaia-editions.com)

---

Titre original :  
*I mørket er alle ulver grå*

Illustration de couverture :  
© Julien Chabot, 2015

---

© Gyldendal Norsk Forlag AS 1983  
© Gaïa Éditions, 2005, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-576-3

# 1

Je rencontrai Hjalmar Nymark au café que je m'étais mis à fréquenter l'hiver où Solveig m'avait quitté.

Je l'avais déjà remarqué. Il avait un visage plein de caractère, un nez crochu, des yeux sombres et vifs profondément enchâssés, et un menton volontaire. Je lui donnais dans les soixante-dix ans. Ses cheveux étaient presque blancs, coiffés en arrière, et des rides profondes lui barraient le front. Il avait constamment un journal roulé dans une main. Je le voyais rarement le lire, mais il s'en servait pour appuyer certains points de la conversation en donnant des coups sur la table avec.

Il était de constitution robuste, ce qui lui conférait une apparence courtaude bien qu'il mesurât au moins un mètre quatre-vingts. Son ventre était celui d'un vieux gaillard : pas de chairs molles, mais seulement du muscle qui fondait peu à peu. Il était souvent installé à une table ou deux de la mienne. Seul, la plupart du temps. Mais parfois, il avait de la compagnie. Il arrivait que nous nous croisions dans l'entrée, et je pus constater au bout d'un moment qu'il me reconnaissait. Il avait une pointe d'humour dans le regard, et une fois, tandis que j'entrais et que lui sortait, il me lança : « Alors, on vient s'abreuver ? » Il disparut avant que j'aie eu le temps de lui répondre.

Le café en question se trouvait à trois pâtés de maisons de mon bureau, et j'avais pris l'habitude d'y passer trois ou quatre après-midi par semaine. À peine entré, on remarquait l'une des principales caractéristiques du lieu, puisque quelle que fût l'heure à laquelle vous arriviez, il y avait systématiquement quelqu'un qui sortait, et rarement sur des quilles bien solides. Le portier était l'obligeance même : il vous indiquait la direction à suivre, ou vous aidait à vous maintenir en position verticale jusqu'à l'arrivée du taxi. Qui se révélait nécessaire dans la plupart des cas.

Tout de suite la porte passée, un élément apportait une touche presque internationale. Un guichet vitré donnait sur le négoce de tabac voisin, comme si c'était là que le bookmaker local avait ses quartiers. Mais le maximum qu'on pouvait faire ici, c'était

déposer son billet de loterie avant cinq heures le mercredi sans recevoir la flotte sur la tête.

Le parfum de bière et de fumée de tabac marquait l'endroit d'une touche incontestablement masculine. La plupart des gens buvaient de la bière, souvent en quantités impressionnantes. Les visages étaient lourds, beaucoup à cause de l'âge, plus encore à cause de la consommation d'alcool. De vieux dockers se retrouvaient là pour évoquer le temps où la quasi-totalité du travail sur le port se faisait à la force des bras. Les vendeurs de marché y venaient après le boulot, leurs grosses pattes rouges encore imprégnées du sang des poissons. Des ouvriers retraités, en bleu de travail fermé jusqu'au col, les côtoyaient, toussaient vilainement et douloureusement sur la mousse de leur pinte, vidaient leur verre, tapaient sur la table et en demandaient encore. Un petit employé de bureau au cheveu rare, portant chemise blanche et cravate exsangue, dépliait prudemment un quotidien du soir, se recroquevillait derrière un demi et repoussait d'encore une demi-heure les retrouvailles avec madame. De jeunes types volubiles de l'intérieur des terres, déjà tellement avancés si tôt dans l'après-midi qu'on ne les acceptait plus nulle part ailleurs, se faisaient guider vers une table hospitalière, semaient leurs derniers billets et trinquaient à qui mieux mieux à l'attention de visages rougeauds, avant de ressortir à quatre pattes quelques heures plus tard, aidés par le portier et au besoin par un ou deux serveurs s'ils se montraient trop violents. Quelques rares femmes – ayant pour la plupart allègrement dépassé la cinquantaine – trouvaient des places libres et des visages connus à presque toutes les tables. Elles buvaient de la bière dans des verres plus petits et gardaient leur manteau jusque tard dans la soirée, quand elles les ouvraient pour laisser leur lourde poitrine pointer derrière des pulls en mohair bleu qui avaient été à la mode vingt ans plus tôt.

La lumière de l'après-midi filtrait par les fenêtres nord à travers des rideaux jaune nicotine, et des reliefs en céramique brunâtres sur fond vert pendaient entre les fenêtres. Tout au fond du café, au comptoir, une grande fresque murale dépeignait l'agitation du port en bleu délavé sur fond de plâtre jaunasse, ainsi la majeure partie de la clientèle se sentait-elle à la maison. Des pattes puissantes levaient de lourdes caques vers des flancs sombres de bateaux.



Les nappes étaient colorées, et lorsqu'on arrivait de la rue, on pouvait avoir l'impression qu'elles étaient disposées selon un schéma bien défini ; mais au bout d'un moment, on constatait qu'elles étaient remplacées au gré du hasard dès qu'elles étaient trop tachées de bière ou de cendre. Les serveurs filaient entre les tables dans leurs vestes bordeaux, distribuaient de grands verres aux élus et changeaient les nappes avec une efficacité à faire pâlir un taricheute.

La nourriture était simple, sans autre raffinement qu'un bouquet de persil et une feuille de salade racornie, mais elle tenait au corps et permettait de se rassasier sans se ruiner. Il m'arrivait d'y dîner, mais en règle générale, je ne faisais qu'y boire une bière ou deux. J'achetais souvent deux ou trois quotidiens à l'échoppe voisine avant de m'installer à une petite table le long d'un des murs, où je restais seul.

Ainsi s'écoulaient les après-midi, trois ou quatre jours par semaine, comme des coups de rame dans une mer calme. Les minutes gouttaient sur la surface, et on pouvait de temps à autre se reposer sur les avirons, rien que pour voir le temps passer – comme les manchettes des journaux sur la table : des nouvelles de la veille qui entraient déjà dans l'histoire.

Au bout de quelques mois, plusieurs des autres habitués avaient commencé à me saluer, et par un jour de la fin avril, j'entamai la conversation avec Hjalmar Nymark.

L'après-midi où nous fîmes connaissance, il faisait froid, la pluie était perçante, mêlée de petits fragments gris de neige fondue. Le printemps était arrivé à la toute fin mars, cette année-là. Depuis, nous remontions le fil des saisons, et le temps faisait davantage penser à novembre qu'à avril.

J'avais passé la journée à écrire des cartes postales à des amis et des connaissances. Ça se résumait à un type qui s'appelait Veum et habitait sur les hauteurs, quelque part entre Stølen et Skansen. Il serait sûrement ravi d'avoir de mes nouvelles. J'avais ensuite appelé le répondeur du cinéma pour entendre un résumé de trente secondes du film qu'ils passaient ce jour-là. Je n'avais rien obtenu de plus que le signal occupé, malgré mes essais répétés. Je ne passai pas d'autres coups de téléphone. Il n'aurait pas été très malin de charger le compte. La veille, une annonce était parue dans les journaux : *NOUS NOUS ÉTABLISSONS ! Harry Monsen A/S, bureau de détectives, vient d'ouvrir une succursale à Bergen. Réseau international de contacts, les ressources électroniques les plus récentes. Service de garde, recherche de personnes, tous types d'investigation. Collaborateurs de premier ordre, discrétion assurée à 100%.* J'avais étudié attentivement cette annonce. Je me demandais ce qu'ils entendaient par « de premier ordre » et « 100% ». Je devrais peut-être appeler pour me renseigner... ou en tout état de cause pour leur souhaiter bonne chance. Le numéro figurait dans l'annonce. Ils avaient aussi un numéro de téléphone mobile. Tout ce que je possédais moi, c'était un téléphone somnolent et une Morris Mini que je n'avais pas les moyens de remplacer, mais qui était depuis longtemps bonne pour les prairies d'asphalte éternelles. Cela ne faisait aucun doute : les temps s'annonçaient difficiles pour moi.

C'était la journée idéale pour aller prendre un verre ou deux, histoire de se requinquer, et une fois sous la pluie, je remontai le col de mon manteau, m'enfonçai un chapeau de pluie aussi loin que je pus sur le front et parcourus au petit trot la courte distance jusqu'au café.

Une autre chose caractérisait le débit de boissons. En entrant, on avait toujours l'impression que la salle était pleine, mais en y regardant d'un peu plus près, on découvrait toujours une place libre quelque part. Cet après-midi, on eût cependant dit que la pluie avait entassé à l'intérieur tout ce que la rue comptait de biens meubles, et je parvins à grand-peine à me glisser à une table minuscule sur laquelle étaient empilés des cendriers en porcelaine blanche imprimés de publicités pour un vin italien.

Un serveur arriva et déplaça les cendriers avant de me demander ce que je désirais. Je commandai une pinte de bière et un steak de baleine, puis regardai autour de moi. Ce n'étaient que vêtements dégoulinants, cigarettes roulées et caquetages éculés depuis des lustres. Des épaules larges penchées sur des assiettes blanches, de grosses paluches refermées sur des pintes vidées d'une seule traite, avant que le propriétaire de tout ça ne fasse pivoter son buste puissant et ne cherche le serveur des yeux, comme un homme craintif jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

Hjalmar Nymark entra se mettre au sec, ramena ses cheveux mouillés en arrière et secoua l'eau de son manteau. Il regarda autour de lui. Il n'y avait pas de table libre, mais une chaise occupée près de ma table. Il approcha calmement. En s'arrêtant devant moi, il sourit aimablement et dit :

« Je ne vois personne que je connaisse. Y a-t-il la place pour moi, ici ?

– Si vous n'avez pas les coudées trop franches, pas de problème. » Je rapprochai ma chaise de la colonne contre laquelle était poussée la table. Puis je me levai, et nous nous serrâmes la main. « Veum. Varg Veum. »

Il me tendit une main qui n'était pas aussi grande et puissante que je m'y attendais. « Hjalmar Nymark. »

Il approcha la chaise libre de la table et suspendit son manteau mouillé au dossier avant de s'asseoir. Lorsque le serveur arriva, il lui demanda une pinte de bière et un lapskaus\*. Il sortit le journal roulé de sa poche de pardessus, et le garda à la main.

« Quel temps pourri », dit-il.

---

\* Ragoût à base de viande de bœuf, de pommes de terre, d'oignons et de carottes, en sauce brune ou blanche. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

Je marquai mon approbation d'un hochement de tête.

« Mais on dit que les étés vont être plus froids au cours des années 80.

– C'est réjouissant... »

Il me dévisagea ouvertement, sans chercher à être particulièrement discret.

« Et que faites-vous dans la vie, Veum ? Ou non, attendez... laissez-moi deviner. J'étais assez doué pour ça, dans le temps.

– Pour quoi ?

– Pour situer les gens.

– Trouvez-moi une place tout au fond de l'étagère du bas, c'est là qu'il faut me situer.

– Au milieu des lots de consolation ? demanda-t-il avec un petit rire.

– Je ne suis pas sûr qu'on puisse parler d'une quelconque consolation », répondis-je avec un sourire en coin en me passant une main dans les cheveux. Le gris qu'ils contenaient n'était encore qu'un reflet, mais quand les étés plus froids des années 80 seraient passés, la neige n'en disparaîtrait certainement plus jamais tout à fait.

Il m'étudia en commençant par mes cheveux blonds, puis en descendant sur le visage de Janus encore pâle après l'hiver, la chemise en jean ouverte sur le cou, la veste un peu élimée, en dessous le pull bleu à col en V et le pantalon en velours brun. Il jeta un coup d'œil au manteau qui pendait au dossier de ma chaise. Sa voix était grave et bienveillante.

« À en juger par les vêtements, je vous donnerais une situation pas trop élevée dans une université. Chargé de TD, ou ce genre de choses. Ou peut-être un poste dans une bibliothèque.

– Une impression un peu poussiéreuse, si je comprends bien ?

– Pas exactement. Mais en tout cas pas spécialement aisée. Pas attentif à la mode, mais c'est sûrement parce que vous n'avez pas les moyens de l'être. Pourtant... Il y a quelque chose qui cloche. Vous avez aussi un côté indépendant, autonome. Raté, bien entendu.

– Bien entendu.

– Mais votre chapeau vert me perturbe. Il évoque un peu un travail en extérieur, comme si vous étiez ingénieur, ou un truc du genre. »

Nos plats arrivèrent et je fus heureux que nous ayons un léger répit. Il fallait quelque chose d'autre pour faire taire les impressions.

Hjalmar Nymark rompit son pain azyme entre ses doigts comme s'il s'agissait d'une hostie, mais il en trempa les morceaux dans son lapskaus et ne les distribua à personne. Il poursuivit son soliloque entre les bouchées.

« Je vous imagine bien dans un petit bureau, disons pour une petite entreprise de gros, dans le bricolage et l'équipement. Vous ne pouvez certainement pas vous payer une secrétaire, et je ne crois pas que vous soyez particulièrement surmené, mais... »

Je constatai que j'en avais entendu assez.

« Je suis détective, dis-je brusquement. Détective privé. »

Il resta un moment bouche bée au-dessus de son assiette. Puis il avala ce qu'il avait dans la bouche, attrapa le journal roulé qui était à côté de son couvert et en donna un petit coup sur la table.

« Par les couilles de Belzébuth !

– Pourquoi pas. Il a son bureau juste à côté, mais même lui n'ose pas passer. »

Il fit un large geste des bras.

« Mais alors, c'est vous, l'expert à cette table... Dites voir un peu, qu'est-ce que je suis, moi ? »

Je jetai un coup d'œil rapide à mon interlocuteur : chemise blanche et cravate large, légèrement tachée ; costume marron à coupe caractéristique des années 60 ; doigts tachés de nicotine et ongles rongés.

« Retraité, dis-je.

– Ça, d'accord. Mais de quoi ?

– À en juger par votre sens de l'observation, commençai-je en pointant ma fourchette sur lui, vous étiez... policier.

– Correct.

– Ce qui fait de nous deux espèces d'experts.

– Oui. D'une certaine façon, on est collègues, en fait...

– Si ce n'est que je suis relativement élimé et que vous êtes à la retraite depuis longtemps. »

Nous mangeâmes en silence un moment.

« Depuis combien de temps êtes-vous à la retraite ? demandai-je.

– Dix ans. J'ai quitté la maison en 71.

– Et comment tuez-vous le temps ? »

Ses yeux pétillèrent, et il me regarda avec une ombre de sourire malicieux.

« Je furète un peu par-ci, par-là. Je me replonge dans de vieilles affaires. Qui n'ont pas été élucidées.

– Vous étiez à la Criminelle ?

– Mmm. » Il acquiesça, et nous continuâmes à manger.

Il ne m'en dit pas davantage ce jour-là, mais il nous arriva souvent par la suite de dîner ou de boire une bière ensemble.

J'avais une vie bien réglée, à ce moment-là. Je passais cinq jours par semaine à mon bureau. J'effectuais quelques petits travaux pour une compagnie d'assurance. Cela me rapportait suffisamment d'argent pour me maintenir la tête hors de l'eau, en tout cas tant que c'était marée basse. Trois ou quatre jours par semaine, je passais au café, et la plupart du temps, j'y retrouvais Hjalmar Nymark, avec qui je discutais. Les autres soirs de la semaine, je sortais courir : de longs parcours réguliers sur le gravier et le bitume, dans le soleil, la pluie ou la neige fondue. Les pintes de bière que je buvais au café impliquaient souvent quelques verres d'aquavit une fois rentré à la maison, mais les longs footings créaient une sorte d'équilibre. Si je me délabrais, je le faisais en tout état de cause lentement. Un week-end sur deux, Thomas venait me voir. Il avait maintenant dix ans, et me regardait gravement, intelligemment, en me parlant de matches de football que je n'avais pas vus et de livres que je n'avais pas lus. Mon mariage avec Beate devenait aussi vague dans ma mémoire que les endroits où j'avais pu passer les étés durant mon enfance. Le principal événement de ces six mois, avant de rencontrer Hjalmar Nymark, fut que le dentiste qui était installé à côté de mon bureau changea d'assistante. Au bout de quelques semaines, la nouvelle me souriait quand nous nous croisions dans le couloir.

L'été prit ses marques au début du mois de mai. La chaleur subite écrasa la ville, et les gens promenaient des visages cramoisés et des regrets hivernaux. Ils furent satisfaits. Vers le 17 mai, l'été était terminé, et la grisaille revint. Quelques jours plus tard, c'était comme s'il n'y avait jamais eu de soleil, et comme s'il n'y en aurait plus jamais.

Durant l'une de ces journées où le ciel était comme une couverture de laine grise et mouillée sur la ville, un homme qui ne voulait pas dire son nom appela.

« Vous prenez toute sorte de missions, Veum ?

– Pas toutes.

– Lesquelles est-ce que vous ne prenez pas ?

– Dites-moi plutôt ce que vous voudriez que je fasse, répondis-je en ressentant une brusque fatigue.

– Je crois... J'ai le sentiment... que ma femme me trompe. »

Je ne répondis pas. Je regardai le vieux voilier *Statsråd Lemkuhl* de l'autre côté de Vågen, et les touristes qui grouillaient dessus. On eût dit un cygne empaillé plein de vermine.

« Je pourrais avoir besoin... J'aimerais être sûr, poursuivit mon interlocuteur.

– Sûr de quoi ? demandai-je distraitement.

– Qu'elle me trompe ! Ma femme.

– C'est le genre de missions que je n'accepte pas. »

Il y eut un moment de silence. Puis vint la réplique, violente :

« Pourquoi vous ne l'avez pas dit avant, alors, bordel ?! »

Il se maîtrisa et demanda un peu plus calmement :

« C'est par principe... ou vous êtes sérieux ? »

Je ne pus m'empêcher de rire.

« Disons que ce sont les deux, pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté.

– Je vais appeler l'autre agence ! aboya-t-il.

– Je vous en prie. Ils ne s'en font sûrement pas pour ce genre de choses.

– De quoi ?

– Les principes.

– Peuh ! »

Il raccrocha violemment, mettant un terme à la conversation. Je restai un instant à regarder mon téléphone. Ce ne fut qu'en raccrochant que je m'aperçus que c'était une menace que je n'avais encore jamais entendue.

Je fermai le bureau tôt ce jour-là, et allai directement au café. Hjalmar Nymark y était déjà, et il me fit de grands signes au moment où je passai la porte. Il était seul.

Les trois ou quatre semaines qui s'étaient écoulées depuis notre première rencontre étaient passées vite, mais j'avais l'impression que nous étions amis depuis des années. Les sujets de conversation n'avaient pas manqué. Sans qu'il y ait une réelle familiarité entre nous, nous avions découvert que nous pouvions discuter sans difficulté particulière.



Il s'était souvent agi de vieilles affaires criminelles, éclaircies ou non, mais nous avons passé en revue tous les sujets que peuvent aborder deux hommes que trente années séparent. À certaines occasions, il pouvait se montrer d'une gravité exceptionnelle.

« Quand êtes-vous né, en fait, Veum ? demanda-t-il un jour.

– En 1942.

– Vous n'avez donc aucun souvenir de la guerre ?

– Pour ainsi dire pas. »

Il resta ensuite un long moment silencieux, regardant droit devant lui.

Une autre fois :

« Écoutez voir, Veum. Le nom de Påfugl, ça vous dit quelque chose ? »

Je secouai lentement la tête.

« Påfugl Maling\* A/S. L'usine était dans Fjøsangerveien. Il y a eu une vilaine explosion en 1953. Toute l'usine a brûlé, et pas mal de gens ont été tués.

– Un accident ?

– C'est ce que l'on a dit. J'étais sur l'enquête. Une affaire difficile. »

« Certaines affaires accaparent plus que d'autres, dit-il tout à trac un peu plus tard ce soir-là. Elles s'impriment, et on a du mal à ne plus y penser. Elles ne lâchent plus prise. Jamais ! » conclut-il en donnant un coup de son journal sur la table.

D'une certaine façon, je comprenais que toutes ces choses étaient liées. C'était comme s'il voulait me montrer un puzzle, mais sans en avoir lui-même toutes les pièces.

Presque toujours quand nous discutons, il avait une lueur dans le regard, un ton humoristique qui disait oui, ce sont des choses tragiques dont nous parlons, mais bon sang, Veum, c'est de l'Histoire... de l'Histoire ! Les fois où cet éclat disparaissait et où le sérieux l'emportait, je comprenais que c'était d'autre chose qu'il s'agissait, qui ne faisait pas encore partie de l'Histoire, qui vivait à ce jour... en tout cas pour lui. C'était comme s'il essayait de me raconter une histoire sans oser se lancer.

---

\* Les peintures « Le paon ».

« Mort aux Rats... ça te dit quelque chose, Veum ?

– Mort aux Rats ? répétais-je en secouant la tête.

– On l'appelait comme ça. Pendant la guerre.

– Attends voir... Ça a un rapport avec Páfugl ? »

Il posa alors sur moi un regard noir insondable, sans répondre. Au bout d'un moment, il se mit à parler d'autre chose.

Ce jour de mai, il semblait agité. Il buvait plus vite que d'habitude, et je n'avais pas les moyens de lui tenir la dragée haute. Il parlait nerveusement de Brann\*, et même s'il y avait toutes les raisons de s'en faire à ce sujet cette année-là, cette nervosité était tout de même surprenante.

« Arrr, je me sens vieux, Veum ! s'exclama-t-il tout à coup.

– Oh, allez, on a tous comme ça des jours où...

– Je ne pourrai pas en faire assez. Il ne me reste pas des jours et des jours...

– Tu as plus que des jours devant toi. Tu es en bonne santé, en bonne condition physique, et...

– Mais les années passent, Veum... et le loup est en chasse.

– Le loup ?

– Le temps, Veum. Qui rôde dans les rues et te plante ses dents dans les chairs. Un jour, il ouvre grand la gueule, et un jour... un jour, il te saute à la gorge. Et c'est terminé. Rayé du registre.

– Mais il y a peut-être un nouveau registre... dans lequel se faire inscrire ? » tentai-je avec précaution.

Il posa son journal et claqua ses deux paumes sur la table, en faisant sursauter son verre entre les deux.

« Je n'en crois rien », dit-il d'une voix sinistre.

Je regardai autour de moi. La pluie continue qui tombait au dehors donnait une touche sombre et automnale au café. La lumière n'avait jamais été particulièrement flatteuse, et les visages autour de nous ressemblaient à des blessures ouvertes.

Les yeux étaient tachés de solitude à vif, de témérité frustrée ; des bouches qui bayaient sur les verres et rabâchaient des paroles insensées ; tandis que le temps passait, impitoyable, sans merci. Je me rendis compte de ce que l'image qu'il venait de me donner avait de percutant et de lyrique. Je me le représentai : un loup au

---

\* L'équipe de football de Bergen.

poil rêche, aux canines aiguisées, un chasseur solitaire, mortel et sans pitié. Le loup Fenrir\*, éternellement en chasse. Il semblait chez lui, ici, dans les rues qui nous attendaient au dehors. Dans les bois et sur les hauts plateaux, on avait exterminé le loup. Mais en ville, il chasse, sur l'asphalte des rues, sur le pavé luisant, le long des caniveaux béants – le loup, le temps. Peut-être valait-il mieux rester chez soi.

Je regardai Hjalmar Nymark. Son visage fort était fermé, secret. Ses yeux sombres étaient loin, très loin.

Il était assis bien droit tout près du bord de la table, la tête légèrement penchée en arrière, les yeux rivés sur un point au-dessus de ma tête... infiniment loin derrière moi. L'une de ses mains enserrait le journal, l'autre était posée sur la table à côté de son verre, comme une proie abattue.

« Raconte-moi plutôt... Parle-moi plutôt de Påfugl.

– Pourquoi ça ? » demanda-t-il avec méfiance, brusquement revenu à la réalité. Je haussai les épaules et fis un large geste des bras.

« Ça avait l'air... intéressant. »

Il me regarda, impassible. Puis son visage se dénoua, non pas en un sourire, mais comme s'il s'ouvrait tout à coup.

« Excuse-moi, dit-il. Je ne suis pas moi-même, aujourd'hui. » Il regarda autour de lui. « Cet endroit me tape sur les nerfs. Allons chez moi. J'ai une bouteille qui attend, et je te raconterai... »

Nous finîmes nos verres avant de nous lever et de sortir. Au dehors, la pluie arrivait lentement, comme une toile d'araignée venue de la mer : de longs fils gluants qui se prenaient dans les cheveux et les vêtements et qui collaient à la peau, rendant tout triste et pénible. Les arbres ployaient le long du coteau, verts et pleins de vie, et dans les jardins montant vers Fjellveien, les premiers lilas pâles s'accrochaient comme des chauves-souris bleuâtres somnolentes. Mais le parfum lourd et nourrissant des fleurs ne parvenait pas jusqu'à nous, qui étions debout sous la pluie, sur un bout de trottoir battu par les vents, le long d'un

---

\* « Fils » du dieu ase Loki, Fenrir est un loup décrit dans les mythes des anciens Scandinaves, en particulier les Eddas. Celle de Snorri (Sturluson) le décrit au cours des célèbres Ragnarök la « gueule béante, la mâchoire inférieure contre la terre, la supérieure contre le ciel. » Il sera au cours de cette même bataille le responsable de la mort d'Odin en personne, avant d'être tué par un dieu secondaire.

quai désert. Je ne pus m'empêcher de jeter un regard circulaire... à la recherche du loup. Je ne le vis nulle part, mais en me passant la main sur le visage, je pus sentir où ses griffes m'avaient marqué. C'était la première fois que Hjalmar Nymark et moi quittions le café en même temps.